Est-il raisonnable, est-il même simplement *utile*, de proposer au public de se souvenir de Mistral ?

Et, aggravant notre cas en quelque sorte, de proposer de le lire ?

La réponse, évidemment, et sans contestation possible, est : Oui !.....

Ci dessus et ci dessous, deux photos du Mas du Juge, où Mistral vit le jour le 8 septembre 1830. S'il passa toute sa vie dans son village de Maillane, Mistral y occupa trois maisons différentes. Le Mas du juge, où il naquit, fut la première, dans laquelle il passa les vingt-cinq premières années de son existence, et commença l'écriture de Miréio.

Alors surgit immédiatement une autre question, directement liée à la première : *pourquoi* ?

La réponse est fort simple. On peut évidemment le regretter, mais c'est ainsi: l'évolution des choses, l'histoire, a fait que le *provençal* est devenu, comme le grec et le latin, non pas une *langue morte*, mais une *langue ancienne*. Ce qui est bien sûr tout à fait différent.

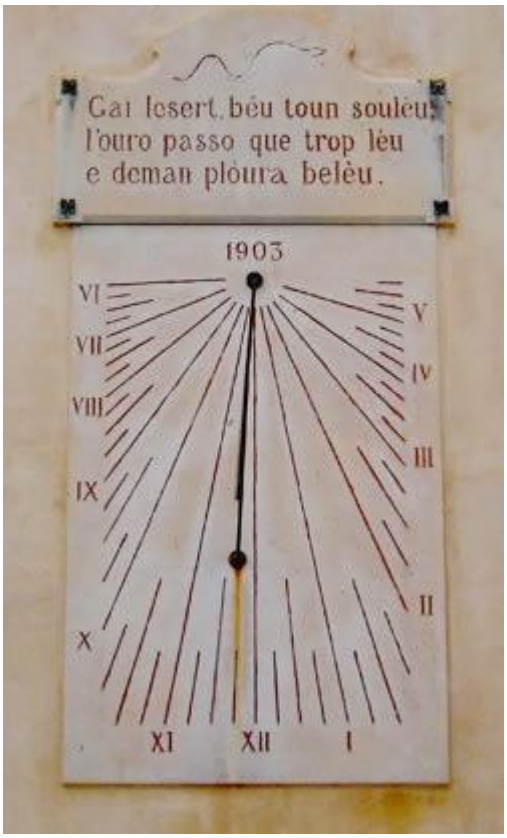
Il serait très difficile - et ce serait d'ailleurs tout à fait vain... - d'expliquer *pourquoi* et *comment* ce qui se passe dans la Catalogne espagnole ne s'est pas passé en Provence, à savoir le maintien d'une langue catalane extraordinairement vivace, et parlée au quotidien par plusieurs millions d'hommes et de femmes, et de jeunes. Et parlée dans tous les actes de la vie courante. Le castillan étant *de fait* comme une sorte de seconde langue.

En France, le provençal, pas plus que les autres langues régionales d'ailleurs, n'est plus parlé au quotidien, vingt quatre heures sur vingt quatre, par *l'ensemble de la population*, dans *l'ensemble de ses activités*. Certaines langues régionales se portent peut-être un peu mieux - ou, plutôt, un peu moins mal... - que d'autres, mais le fait est là, et l'on est bien obligé d'en tenir compte.

En 1855, à la mort de son père, Frédéric Mistral quitte le Mas du Juge, son mas natal, et vient habiter avec sa mère à la Maison du Lézard. Il y restera vingt et un ans, jusqu'à son mariage, en 1876. Dans cette maison, il écrit "Mireio" et "Calendau". C'est aujourd'hui la bibliothèque municipale, le bureau du tourisme et le centre de recherches mistraliennes.

C'est Mistral lui-même qui la baptisa Maison du Lézard en inscrivant au dessus d'un cadran solaire trois vers faisant référence au temps qui passe et mettant en scène un lézard.

La traduction en est : ***"gai lézard, bois ton soleil, l'heure ne passe que trop vite et demain il pleuvra peut-être."***



Cadran solaire de la Maison du Lézard, deuxième maison de Mistral, où il vécut jusqu'à son mariage.
Cette maison doit précisément son nom à ce cadran solaire dédié au lézard et qui dit: "Gai lézard, bois ton soleil; l'heure passe si vite, demain il pleuvra peut-être

Faut-il donc, pour autant, se priver, se couper, des trésors que renferment - pour toujours - ces langues régionales ? Évidemment, non. Faisons une comparaison. Il ne viendrait à personne l'idée d'étudier le grec ou le latin pour aller faire ses courses en parlant grec ou latin dans les magasins ou dans le métro. Si l'on étudie ces deux *langues anciennes*, c'est uniquement, mais c'est *essentiel* et c'est *l'essentiel,* pour avoir un accès direct aux trésors de réflexion, de pensée, de sagesse, que renferment les textes anciens; et pour avoir un accès direct à ces œuvres et à leurs auteurs. Tout le monde est bien d'accord là-dessus. On **"fait"** du grec, on **"fait"** du latin pour *fréquenter* Sénèque, Virgile ou Térence et, à leur contact, à leur lecture, les laisser nous guider vers les sommets, nous instruire, nous *améliorer*.

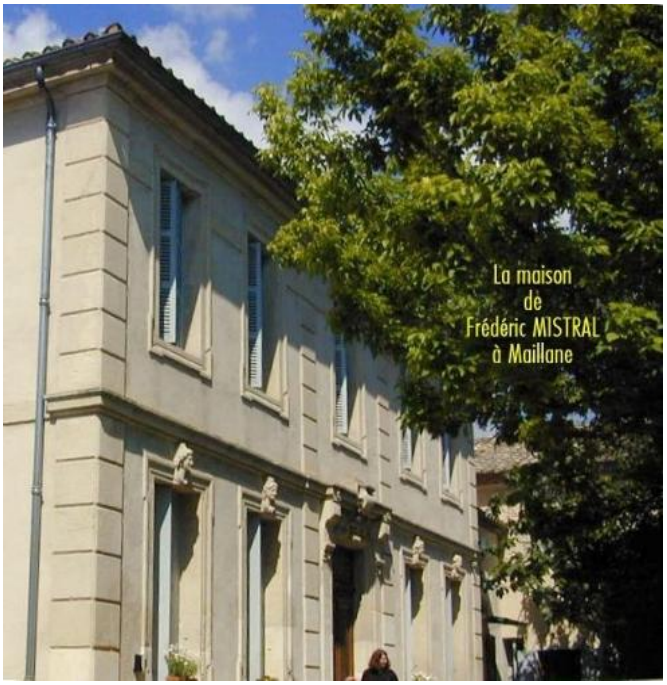
André Malraux, dans *Les voix du silence*, a bien exprimé cette idée: en prenant l'exemple de Rembrandt, il parle en fait de tous les artistes du passé - mais aussi des écrivains, comme ici avec Mistral en l'occurrence - lorsqu'il écrit **"...non moins misérable néant si les millénaires accumulés par la glaise ne suffisent pas à étouffer dès le cercueil la voix d'un grand artiste... Dans le soir où dessine encore Rembrandt, toutes les Ombres illustres, et celles des dessinateurs des cavernes, suivent du regard la main hésitante qui**

prépare leur nouvelle survie ou leur nouveau sommeil..... Et cette main dont les millénaires accompagnent le tremblement dans le crépuscule, tremble d'une des formes secrètes et les plus hautes, de la force et de l'honneur d'être homme."

Nous en sommes là maintenant, nous semble-t-il, avec le *provençal*, qui est maintenant à considérer de la même façon que le grec et le latin. Loin d'être une *langue morte*, il doit être considéré comme une *langue ancienne*, renfermant des trésors de sagesse et - pour Mistral - de poésie. Il peut, et il doit, donc, être connu et reconnu, pratiqué et aimé comme tel. Certes son rôle *vernaculaire* semble terminé, comme pour le latin et le grec; mais pas son rôle d'élévateur du cœur, de l'âme et de l'esprit.....

Quant à Frédéric Mistral, il doit être considéré comme un poète universel, à l'instar d'Homère ou de Dante, et non réduit, limité au rôle de « poète provençal » : Mistral n'est pas un *poète provençal d'hier*, il est *un poète universel*, il est *un poète de toujours....*

Ci dessous, la troisième et dernière maison de Mistral, qu'il fit construire en 1876, au moment et à l'occasion de son mariage.



I : Mistral, lancé par Lamartine

C'est Lamartine, au sommet de sa notoriété, qui avait *lancé* Mistral, dans son "**40° entretien**". Voici le portrait qu'il brosse du jeune poète, en 1859:

Lamartine, peint par Decaisne.

"Le lendemain, au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois destiné à devenir, comme Burns, le laboureur écossais, l'Homère de Provence.

Sa physionomie, simple, modeste et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité, plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires : ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance.

Le jeune provençal était à l'aise dans son talent comme dans ses habits; rien ne le gênait, parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler, ni à s'élever plus haut que nature. La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne aux bergers, comme aux rois, la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne.

Il avait la bienséance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait; on sentait dans sa mâle beauté le fils d'une de ces belles arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi."

(*Cours familier de littérature*, tome septième, 1859).

Mistral avait dédicacé Mirèio à Lamartine en ces termes:

" *A Lamartino. Te counsacre Mirèio : es, moun cor e moun amo ; Es la flour de mis an ; Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo Te porge un païsan*. "

" À Lamartine. Je te consacre Mireille : c'est mon cœur et mon âme ; C'est la fleur de mes ans ; C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles T'offre un paysan ".

II : 1854, Frédéric Mistral, à 24 ans, fonde le *Félibrige.*

Il s'agit d'une association qui a pour objectifs la sauvegarde, l'illustration et la promotion de la langue et de la culture spécifiques des pays d'oc, par l'intermédiaire de la littérature. Il est entouré de six amis: Théodore Aubanel, Jean Brunet, Paul Giera, Anselme Mathieu, Joseph Roumanille et Alphonse Tavan.

Cette fondation eut lieu à Font-Ségugne (près de Châteauneuf-de-Gadagne, à 9 kilomètres d'Avignon), dans le château de Paul Giera.

Cherchant un nom pour désigner le nouveau mouvement, Mistral le trouva dans une poésie qu'il avait recueillie à Maillane: il s'agit d'un récitatif rimé dans lequel la Vierge Marie raconte ses sept douleurs à son fils dans une vision de saint Anselme.

Voici le passage qui contient le mot felibre :

"La quatriemo doulour qu'ai souferto pèr vous, / O moun fiéu tant precious, / Es quand vous perdeguère, / Que de tres jour, tres niue, iéu noun vous retrouvère, / Que dins lou tèmple erias / Que vous disputavias / Emé li tiroun de la lèi, / Emé li sét felibre de la lèi."

Le mot *felibre*, aussi inconnu du reste que le mot *tiroun,* ayant évidemment dans ce morceau le sens de "docteur de la loi", fût acclamé par les sept convives, et l'Armana prouvençau, organe de la nouvelle école proposé et fondé dans la même séance - ***l'Armana prouvençau pèr lou bèl an de Diéu 1855, adouba e publica de la man di felibre*** -annonça à la Provence, au Midi et au monde que les rénovateurs de la littérature provençale s'appelleraient dorénavant **"félibres"....**

Ils prirent comme emblème l'étoile à sept branches.

http://www.felibrige.org/spip.php?article3

En 1904, a 74 ans, Mistral célèbrera le cinquantenaire du mouvement, toujours à Font-Ségugne, où il déclamera l'*envoi* fameux:

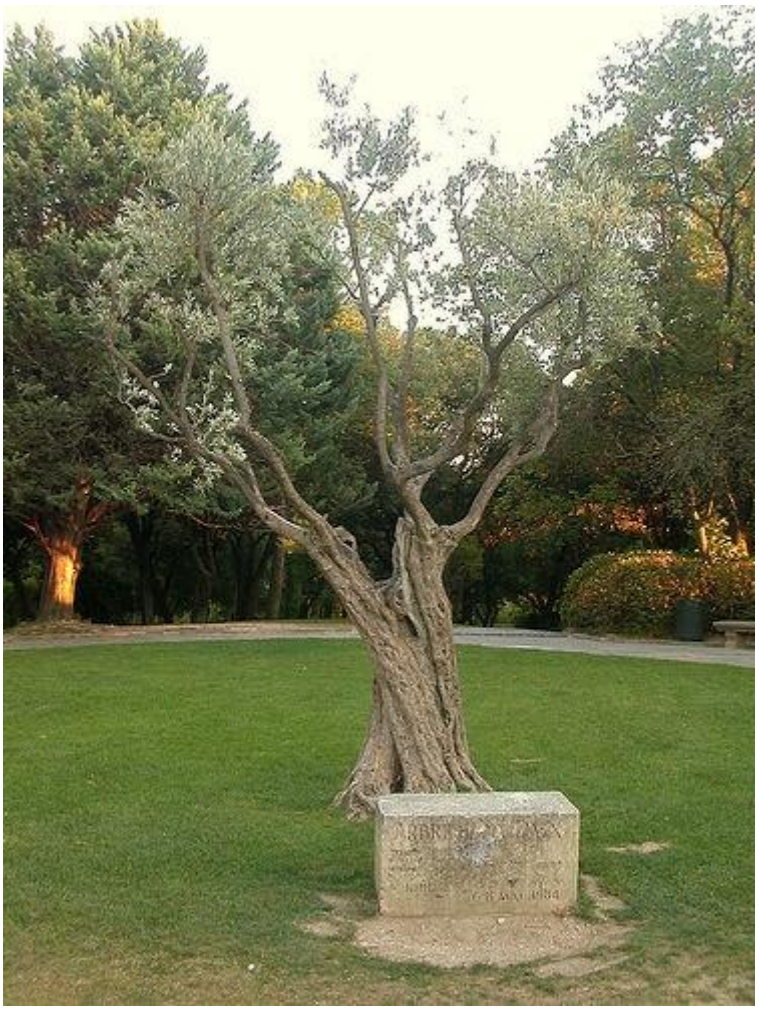
Soun mort li bèu disèire
Mai li voues an clanti ;
soun mort li bastissèire,
Mai lou tèmple es basti.
Vuei pòu boufa
L'aurouso malagagno :
Au front de la Tour Magno
Lou sant signau es fa.

Vous-àutri, li gènt jouine
Que sabès lou secrèt,
Fasès que noun s'arrouine
Lou mounumen escrèt ;
E, mau-despié
De l'erso que lou sapo,
Adusès vosto clapo
Pèr mounta lou clapié....

Proposition de transcription en français :

Les beaux diseurs sont morts,
Mais les voix ont résonnées.
Sont morts les bâtisseurs,
Mais le Temple est bâti.
Aujourd'hui peut souffler,
La bourrasque du Nord :
Au front de la Tour-Magne
Le Saint Signal est fait.

Vous autres, les jeunes gens
Qui savez le secret,
Faites que point ne croule
Le monument mystique ;
Et, en dépit
De la vague qui le sape,
Apportez votre pierre
Pour hausser le monceau....



Parc du château de Font-Ségugne: Pierre du Cinquantenàri.....

L'amitié de cœur et d'esprit entre les Catalans et les Provençaux est une constante chez ces deux peuples frères, qui sont deux des sept branches de la même *raço latino*. Accueillis chaleureusement par les Félibres provençaux en 1867, alors que de graves troubles politiques agitaient l'Espagne, Raymond Balaguer et ses amis, touchés de cet accueil, offrirent en guise de remerciement une magnifique coupe d'argent ciselée, représentant la Provence et la Catalogne (ci dessous).

C'est ce qui motiva la composition par Mistral de l'hymne *Coupo Santo.*

Il s'agit d'une conque de forme antique, supportée par un palmier. Debout contre le tronc du palmier deux figurines se regardent: ce sont les deux sœurs, la Catalogne et la Provence. La Provence a posé son bras droit autour du cou de la Catalogne, pour lui marquer son amitié; la Catalogne a mis sa main droite sur son cœur, comme pour remercier.

Aux pieds de chacune des deux figurines, vêtues d'une toge latine et le sein nu, se trouve un écusson avec les armoiries de sa province.

Autour de la conque et au dehors, écrit sur une bande tressée avec du laurier, on lit l'inscription suivante:

"Souvenir offert par les patriotes catalans aux félibres provençaux pour l'hospitalité donnée au poète catalan Victor Balaguer. 1867".

Sur le piédestal sont finement gravées les inscriptions suivantes:

- *"Elle est morte, disent-ils, mais je crois qu'elle est vivante" (Balaguer)*

- *"Ah ! s'ils savaient m'entendre ! Ah ! s'ils voulaient me suivre !" (F. Mistral)*

Cette coupe a été ciselée par le sculpteur Fulconis d'Avignon, lequel refusa d'être payé pour son travail, lorsqu'il apprit la destination et le sens de cette *Coupo,* beau symbole de l'amitié entre deux peuples, auquel il a ainsi grandement contribué.....

III : 1866, parution de *La Coumtesso*

Il s'agit d'un poème *politique,* mais sous forme cryptée, énigmatique de prime abord. Un poème *puissant,* véritable allégorie contre l'idéologie et la centralisation jacobine, où le message politique se cache sous les symboles et sous un certain hermétisme. C'est probablement l'un des plus beaux, et en tout cas l'un des plus *forts* poèmes de Mistral. L'un de ceux qui a le plus de *souffle*.

On le sait, Mistral n'a jamais voulu situer son action sur le plan *politique* stricto sensu. Une amitié personnelle très forte le liait à Charles Maurras, amitié qui ne s'est jamais démentie, pas plus que leur estime et leur admiration réciproque. Et toute la vie de Mistral se situe, de toute évidence, dans un *traditionalisme de fait,* à la fois culturel, religieux, spirituel et, donc, qu'on le veuille ou non - mais sur un plan *autre - politique*... Pourtant, Mistral n'a jamais franchi le pas, et ne s'est donc jamais engagé politiquement...

Cependant, qu'on lise attentivement *La Coumtesso*, et l'on y trouvera un grand souffle épique, lié aux problèmes institutionnels et culturels de la France d'alors.

L'amour de la petite patrie, voie royale d'entrée vers l'amour de la grande;
à l'inverse, la détestation des particularités locales.....

En voici l'*argument*: une Comtesse riche et belle, de sang impérial, vit fière, heureuse, libre et puissante. Mais sa sœur d'un autre lit l'enferme dans un couvent où règne la tristesse de l'uniformité perpétuelle, où tout est régi *communément.* Le poète appelle donc ses soupirants -s'ils savaient l'entendre, s'ils voulaient le suivre...- à partir comme des trombes, pour enfoncer le grand couvent, libérer la Comtesse, démolir le cloître et pendre l'abbesse !....

Que veut dire tout ceci ?

La Coumtesso, c'est évidemment la Provence: à la strophe III du Paragraphe I on lit "(elle avait)... **des montagnes couvertes de neige pour se rafraîchir l'été; d'un grand fleuve l'irrigation, d'un grand vent le souffle vif...".** Les montagnes, ce sont, bien sûr, les Alpes; le grand fleuve, le Rhône et le vent vif, le mistral.

La *soeurâtre* et le grand couvent c'est, non pas la France -car Mistral n'a jamais été séparatiste- mais la France jacobine, le Paris jacobin. Cette *prison des peuples* qu'est l'idéologie centralisatrice jacobine, contre laquelle Mistral appelle à la révolte. A la révolte mais, répétons-le, pas à la sécession.... Et Mistral prend à dessein l'image du couvent car il a bien compris que l'idéologie jacobine centralisatrice est l'héritière directe de cette Révolution qui s'est voulue, et pensée, comme une Nouvelle Religion: la NRR, la Nouvelle Religion Républicaine, qui veut à tout prix se substituer à la religion traditionnelle. Et qui a ses dogmes, ses temples, ses prêtres, ses commandements....

Dans ce couvent -au sens figuré- tout le monde est -au sens propre- soumis à la même loi tatillonne: à la strophe II du Paragraphe II on lit: **"là, les jeunes et les vieilles sont vêtues également... la même cloche règle tout communément".**

Comment ne pas se souvenir, ici, de la phrase fameuse: *en ce moment, tous les écoliers de France sont en train de faire une version latine ?....*

Et comment ne pas voir une prémonition effrayée du *politiquement correct* et de l'auto-censure dans les vers suivants, toujours allégoriques: **"En ce lieu, plus de chansons, mais sans cesse le missel; plus de voix joyeuse et nette, mais universel silence..."** ? Ou: la tyrannie de tous les *corrects* possibles (historiquement, culturellement, moralement, religieusement... corrects) qui a étouffé la pensée et fait régner une désolante uniformité..... 140 ans après que le poème ait été écrit, c'est bien *la police de la pensée* qui est croquée ici, avec son **"missel",** et le **"silence universel"** qu'elle impose à toute voix autre que la sienne....

Cet étouffement de toute pensée, de toute liberté, ne peut aboutir qu'à la mort, tout simplement (strophe IV du Paragraphe II): **"A la noble demoiselle, on**

chante les Vêpres des Morts, et avec des ciseaux on lui coupe sa chevelure d'or..."

En Provence, en Bretagne et partout ailleurs, les mêmes causes produisent les mêmes effets,
et appellent les mêmes remèdes...

La Comtesse, ce sont donc les nations historiques qui composent le France, la Provence, évidemment, au premier chef, mais toutes les autres Provinces avec elle; mais aussi et surtout (1) la langue et la culture provençale, prisonnières dans un cachot du ministère de l'Instruction publique. Marcel Pagnol -mais bien d'autres également...- a raconté comment il était interdit de parler provençal à l'école, et comment on se faisait -au sens propre- *taper sur les doigts* avec une règle bien dure lorsqu'on osait braver l'interdit. C'est aussi ce génocide culturel que dénonce, poétiquement, le poète en parlant des **"tambourins"** de la Comtesse que l'on a brisés. S'étant refusé à *entrer en politique*, Mistral utilise l'arme de la fable, de l'allégorie, pour dénoncer le mal...

Quant à l'appel aux soupirants de la Comtesse, **"Ceux-là qui ont la mémoire",** dit Mistral, comment ne pas voir qu'il s'agit là de l'exacte antithèse du fameux *Du passé faisons table rase ?*

Mistral appelle donc à renverser l'idéologie et à rétablir les libertés locales: à **"pendre l'abbesse"** et **"crever la grand couvent"** (les quatre strophes du Paragraphe III, et dernier).....

Texte complet : Texte complet La Coumtesso.pdf

(1) : "aussi et surtout", car Mistral l'a redit cent fois: la langue -par la culture qu'elle véhicule- est l'âme et le cœur d'un peuple, son ossature mentale....

Toujours plus de gestion idéologique et de centralisme technocratique,
pour supprimer les solidarités nées de l'Histoire

IV : Mistral reçoit le Prix Nobel de Littérature

C'est le 29 février 1904 que Fréderic Mistral reçoit le Prix Nobel de Littérature. Il reste dix ans à vivre au poète provençal, qui a écrit la quasi totalité de son œuvre: *Mirèio,* en 1851; *Calendau*, en 1866; *Lis Isclo d'Or*, en 1875; *Memori e raconte*, en 1906; *Lou Tresor dou Felibrige*; de 1878 à 1886.

Son dernier recueil, *Lis Oulivado* (Les olivades, 1912) commencera par ces vers :

"Lou tèms que se refrejo, e la mar que salivo / Tout me dis que l'ivèr es arriba per ièu / E que fau, lèu e lèu, acampa mis oulivo / E n'oufri l'oli vierge à l'autar dou bon Diéu" *(Le temps qui fraichit et la mer qui gronde / Tout me dit que l'hiver est arrivé pour moi / Et qu'il faut, vite, vite, ramasser mes olives / Et en offrir l'huile vierge sur l'autel du Bon Dieu).*

Mistral consacrera l'intégralité de son Prix à un projet *extra-ordinaire*, qui lui tenait à cœur: la réalisation du *Muséon Arlaten* (achat du palais lui-même, acquisition des collections...)

http://www.museonarlaten.fr/museon/CG13/

Le Muséon arlaten, musée départemental d'ethnographie, est installé dans l'hôtel Laval-Castellane du XVème siècle.

Créé en 1896 par Frédéric Mistral, grâce à l'argent de son Prix Nobel, il présente costumes, mobilier, outils de travail, objets de culte.... et illustre la vie des provençaux du XIXème siècle.

V : Mistral, vu par Léon Daudet

Léon Daudet en parle ainsi dans *Souvenirs et polémiques* (Robert Laffont, collection «Bouquins», 1993, p. 36-37) :

"On l'a comparé souvent à Goethe. Il est lui-même. Ce qui frappe le plus, dans ses propos, c'est l'harmonie des plans, la perspective qu'il a dans l'esprit, comme un descendant d'aïeux qui ont longtemps contemplé le ciel étoilé et la plaine. Tel il était il y a trente ans, et plus loin encore dans mon souvenir, jugeant équitablement les hommes et les choses, célébrant son pays et poursuivant avec méthode son plan de reconstruction provinciale, dont ses amis eux-mêmes n'apercevaient peut-être pas toute l'ampleur. Il est clair, limpide comme la source, mais profond, et sa bonhomie n'exclut pas la méfiance.

À Paris, on le discutait, on harcelait mon père: "Pourquoi n'écrit-il pas en français, votre Mistral ? Relever la langue d'oc, un patois, c'est une chimère, c'est un rêve... Daudet, votre amitié vous aveugle sur l'importance de ce mouvement." On a vu depuis qu'au contraire l'œuvre de Mistral était et est des moins chimériques, des plus utiles qui soient. Le maître de Maillane est pour la moitié dans la superbe résistance de l'Alsace-Lorraine. C'est aux armes forgées par lui, à ses méthodes, à ses principes qu'ont eu recours les mainteneurs malgré tout de l'âme héroïque de l'Alsace, de ses coutumes, de ses aspirations.

Poète et le plus doué de tous, Hugo compris, sans comparaison possible, Mistral connaît en outre les secrets de la cité et ceux du verbe, les moyens d'étayer la cité par le verbe et réciproquement. C'est un sorcier, au sens étymologique du mot, un trouveur d'ondes jaillissantes. Il ne frappe pas en vain le roc stérile. Si vous voulez mon avis, Mistral est bien grand, mais l'avenir le fera plus grand encore. Dans les abris posés et chantés par lui, les nations opprimées iront, au cours des âges, chercher un refuge contre la force brutale. Dictionnaire, poèmes, drames, propagande, fêtes commémoratives, costumes, allocutions, exemple de la longue vie passée au même endroit, tombeau, tout cela se complète et défie le temps et l'oubli."

"Sount mort li béu diséire, mai li voues an clanti.

Sount mort li bastisséire, mai lou temple es basti."

VI : La poésie de Mistral, à travers six poèmes ou extraits

Voici une évocation de Frédéric Mistral, à travers sa poésie, que nous allons décliner en trois temps, et au moyen de deux poèmes (ou extraits) à chaque fois, soit au total six textes majeurs, qui permettront de se faire une première idée du *fond* de ses *inspirations*.

D'abord un poème que l'on qualifiera de *chrétien*, tant est forte et sous-jacente partout chez Mistral cette source d'inspiration : *La coumunioun di sant* (La communion des saints) de 1858.

Puis l'enracinement dans l'Histoire provençale et dans cette *Provence charnelle,* à travers ses paysages et ses villes. L'amour profond pour sa *terre* transparaît évidemment lui aussi partout chez Mistral: *"...Se quauque rèi, pèr escasènço..."* (Si Clémence était reine..., Mireille, Chant II)

Ensuite, un poème de *combat*, pourrait-on dire : *I troubaire catalan* (Aux troubadours catalans, partie I) de 1861.

Puis, un poème peut-être un peu plus *politique* : *A la raço latino* (Ode à la race latine) de 1878.

Enfin, le Mistral virgilien et homérique, *paysan* au sens fort et grand du terme, de l'invocation de *Miréio* (Mireille).

Et, pour finir, l'invocation épique et historique de *Calendau* (Calendal).

Il est très dommage que le logiciel de Hautetfort, l'hébergeur de ce blog, ne permette pas de mettre en parallèle la traduction française, à droite du texte provençal. Vous devrez donc vous reporter à la fin du poème pour en connaître le sens, si vous ne connaissez pas le provençal; c'est très incommode, et nous vous prions de nous en excuser, mais nous n'y pouvons rien....

I : Un poème *chrétien, La coumunioun di sant* (La communion des saints).

Ci dessous, le portail de la Cathédrale *Saint Trophime* d'Arles, puis deux vues du cimetière antique des *Alyscamps (Elysii Campi),* les Champs Elysées des Grecs et des Romains: des tombeaux, et l'église Saint Honnorat.

Davalavo, en beissant lis iue, / Dis escalié de Sant-Trefume; / Ero a l'intrado de la niue, / Di Vèspro amoussavon li lume. / Li Sant de pèiro dou pourtau, / Coume passavo, la signèron, / E de la glèiso a soun oustau / Emé lis iue l'acoumpagnèron.

Car èro bravo que-noun-sai, / E jouino e bello, se pou dire; / E dins la glèiso res bessai / L'avié visto parla vo rire; / Mai quand l'ourgueno restountis, / E que li saume se cantavon, / Se cresiè d'èstre en paradis / E que lis Ange la pourtavon !

Li Sant de pèiro, en la vesènt / Sourti de-longo la darriero / Souto lou porge trelusènt / E se gaudi dins la carriero, / Li sant de pèire amistadous / Avien pres la chatouno en gràci; / E quand, la niue, lou tèms es dous, / Parlavon d'elo dins l'espàci.

-La vourriéu vèire deveni, / Disié sant Jan, moungeto blanco, / Car lou mounde es achavani, / E li couvènt soun de calanco. / -Sant Trefume diguè : -Segur ! / Mai n'ai besoun, iéu, dins moun tèmple, / Car fau de lume dins l'escur, / E dins lou mounde, fau d"eisèmple.

-Fraire, diguè sant Ounourat, / Aniue, se'n-cop la luno douno / Subre li lono e dins li prat, / Descendren de nosti coulouno, / Car es Toussant : en noste ounour / La santo taulo sara messo... / A miejo-niue Noste-Segnour / Is Aliscamp dira la messo.

-Se me cresès, diguè sant Lu, / Iè menaren la vierginello; / Ié pourgiren un mantèu blu / Em'uno raubo blanquinello. / E coume an di, li quatre Sant / Tau que l'aureto s'enanèron; / E de la chatouno, en passant, / Prenguèron l'amo e la menèron.

Mai l'endeman, de bon matin, / La bello fiho s'es levado... / E parlo en touti d'un festin / Ounte per sounge s'es trouvado: / Dis que lis Ange èron en l'èr, / Qu'is Aliscamp taulo èro messo, / Que sant Trefume èro lou clerc / E que lou Crist disiè la messo.

Proposition de transcription en français:

Elle descendait, en baissant les yeux, / L'escalier de Saint-Trophime. / C'était à l'entrée de la nuit / On éteignait les cierges des Vêpres. / Les Saints de pierre du portail, / Comme elle passait, la bénirent, / Et de l'église à sa maison / Avec les yeux l'accompagnèrent.

Car elle était sage, vraiment, / Et jeune, et belle, on peut le dire; / Et dans l'église nul peut-être / Ne l'avait vu parler ou rire. / Mais quand l'orgue retentissait, / Pendant que l'on chantait les psaumes, / Elle croyait être en Paradis / Et que les anges la portaient !

Les Saints de pierre, la voyant / Sortir tous les jours la dernière / Sous le porche resplendissant / Et s'acheminer dans la rue, / Les Saints de pierre bienveillants / Avaient pris en grâce la fillette; / Et quand, la nuit, le temps est doux, /Ils parlaient d'elle dans l'espace.

"Je voudrais la voir devenir / -Disait Saint Jean- nonette blanche, /Car le monde est orageux, / Et les couvents sont des asiles. / -Saint Trophime dit : "Oui, sans doute ! /Mais j'en ai besoin dans mon temple, / Car dans l'obscur il faut de la lumière, /Et dans le monde il faut des exemples."

"Ô frères -dit Saint Honnorat- / Cette nuit, dès que luira la lune / Sur les lagunes et dans les prés, / Nous descendrons de nos colonnes, /Car c'est la Toussaint: en notre honneur / La sainte table sera mise.... / A la mi-nuit Notre-Seigneur / Aux Alyscamps dira la messe."

"Si vous m'en croyez -dit Saint Luc- / Nous y emmènerons la jeune vierge; / Nous lui donnerons un manteau bleu / Avec une robe blanche." / Et cela dit, les quatre Saints / Tels que la brise s'en allèrent; / Et de la fillette en passant, /Ils prirent l'âme et l'emmenèrent.

Le lendemain, de bon matin, / La belle fille s'est levée... / Elle parle à tous d'un festin / Où elle s'est trouvée en songe: / Elle dit que les Anges étaient dans l'air, / Qu'aux Alyscamps table était mise, / Que Saint Trophime était le clerc /Et que le Christ disait la messe.

II : L'enracinement dans la *terre de Provence* : Ci dessous, le château des Baux, ruine grandiose sur son rocher escarpé, que Clémence rebâtirait et dont elle ferait sa capitale….

"Se quauque rèi, pèr escasènço, de iéu veni'amourous...." (Si quelque roi, par hasard, devenait amoureux de moi...), *M'envendriéu, iéu la rèino, i Baus, moun paure endrè ! (Je m'en viendrais, moi la Reine, aux Baux, mon pauvre pays !*

Di Baus fariéu ma capitalo ! / Sus lou roucas que vuei rebalo, / De nou rebastiriéu noste vièi castelas : / I'apoundriéu uno tourrello / Qu'emé sa pouncho blanquinello / Ajougneguèsse lis estello ! / E pièi, quand voudriéu un pauquet de soulas,

Au tourrihoun de ma tourriho, / Sènso courouno, ni mantiho, / Souleto emé moun prince amariéu d'escala. / Souleto em'éu, sarié, ma fisto ! / Causo de bon e de requisto / Peralin de perdre sa visto / Contro lou releisset, couide à couide apiela !

De vèire en plen, fasié Clemènço, / Moun gai réiaume de Prouvènço / Coume un claus d'arangiè davans iéu s'espandi: / E sa mar bluio estalouirado / Souto si colo e si terrado, / E li grand barco abandeirado, / Pounjanto à plen de velo i pèd dou Castèu d'I;

E Ventour que lou tron labouro, / Ventour que, venerable, aubouro / Subre li mountagnolo amatado souto éu, / Sa blanco tèsto fin-qu'is astre, / Coume un grand e vièi baile-pastre / Qu'entre li fau e li pinastre, / Couta'mé soun bastoun, countèmplo soun vaciéu.

E lou Rose, ounte tant de vilo / Pèr béure vènon à la filo / En risènt e cantant s'amourra tout-de-long, / Lou Rose, tant fier dins si ribo, / E qu'Avignoun tant lèu arribo, / Counsènt pamens à faire gibo, / Pèr veni saluda Nosto-Damo de Dom;

E la Durènço, aquelo cabro, / Alandrido, feroujo, alabro, / Que rousigo en passant e cade e rebaudin, / Aquelo chato boulegueto / Que vèn dou pous'mé sa dorgueto, / E que degaio soun eigueto / En jougant'mé li chat que trovo pèr camin....

Proposition de transcription en français

Des Baux je ferais ma capitale ! / Sur le rocher où il rampe aujourd'hui, / Je rebâtirais à neuf notre vieux grand château: / J'y ajouterais une tourelle / Qui, de sa pointe blanche, / Atteignît les étoiles ! / Et puis, quand je voudrais un peu de distraction,

Au donjon de ma tourelle, / Sans couronne, ni mantille, / Seule avec mon prince j'aimerais à monter. / Seule avec lui ce serait, je vous jure ! / Chose plaisante et délicieuse / Que de perdre au loin sa vue, / Contre le parapet coude à coude appuyés !

De voir en plein -disait Clémence- / Mon gai royaume de Provence / Tel un clos d'orangers devant moi s'épanouir: / Et sa mer bleue, mollement étendue / Sous ses collines et ses plaines, / Et les grandes barques pavoisées / Cinglant à pleine voile au pied du Château d'If !

Et le Ventoux, que laboure la foudre, / Le Ventoux qui, vénérable, élève / Sur les montagnes blotties au-dessous de lui / Sa blanche tête jusqu'aux astres, / Tel un grand et vieux chef de pasteurs / Qui, entre les hêtres et les pins sauvages, / Accoté de son bâton, contemple son troupeau !

Et le Rhône, où tant de cités, / Pour boire, viennent à la file / En riant et chantant, plonger leurs lèvres, tout le long; / Le Rhône si fier dans ses bords, / Et qui, dès qu'il arrive à Avignon, / Consent pourtant à s'infléchir, / Pour venir saluer Notre-Dame des Doms.

Et la Durance, cette chèvre, / Ardente à la course, farouche, vorace, / Qui ronge en passant et cades et argousiers, / Cette fille sémillante / Qui vient du puits avec sa cruche, / Et qui répand son onde / En jouant avec les gars qu'elle trouve sur sa route.....

III : Première partie de *I Troubaire Catalan (Aux Troubadours Catalans).*
Le poème comprend deux Parties, de douze strophes chacune.

Fraire de Catalougno, escoutas ! Nous an di / Que fasias peralin reviéure e resplendi / Un di rampau de nosto lengo: / Fraire, que lou bèu tèms escampe si blasin / Sus lis oulivo e li rasin / De vosti champ, colo e valengo.

Dou Comte Berenguié, fraire, bèn nous souvén, / Quand de la Catalougno adus pèr un bon vènt, / Emè si velo blanquinelo / Intrè din noste Rose, e recaupè la man / E la courouno e li diamant / De la princesso Doucinello.

Blason de la Generalitat de Catalunya

Prouvènço e Catalougno, unido pèr l'amour, / Mesclèron soun parla, si coustumo e si mour; / E quand avian dins Magalouno, / Quand avian dins Marsiho, a-z-Ais, en Avignoun, / Quauque bèuta de grand renoum, / N'en parlavias a Barcilouno

Cènt an li Catalan, cènt an li Prouvençau, / Se partajèron l'aigo e lou pan e la sau: / E (que Paris noun s'escalustre !) / Jamai la Catalougno en glori mountè mai, / E tu, Prouvenço, plus jamai / As agu siècle tan ilustre !

Li troubaire, -e degun lis a vincu despièi, - / A la barbo di clergue, a l'auriho di rèi / Aussant la lengo poupulàri, / Cantavon amourous, cantavon libramen / D'un mounde nou l'avenimen / E lou mesprès di vièis esglàri.

Alor i'avié de pitre e d'aspre nouvelun: / La republico d'Arle, au founs de si palun, / Arresounavo l'emperaire; / Aquélo de Marsiho, en plen age feudau, / Moustravo escri sus soun lindau: / Touti lis ome soun de fraire.

Alor, d'eilamoundaut, quand Simoun de / Pèr la glori de Diéu e la léi dou plus fort, / Descaussanavo la Crousado, / E que li courpatas, abrasama de fam, / Vaulastrejavon, estrifant / Lou nis, la maire e la nisado;

Tarascoun, e Bèu-Caire, e Toulouso, e Beziés, / Fasènt bàrri de car, Prouvènço, li vesiés, / Li vesiés bouie e courre is armo / E pèr la liberta peri touti counsènt.... / Aro, nous agroumoulissèn / Davans la caro d'un gendarmo !

Segur, i'avié de chaple à grand cop de destrau, / E la lucho de-longo, e pertout plago e trau; / Mai lou fio caufo, se devoro ! / Alor avian de Conse, e de grand cièutadin / Que, quand sentien lou dre dedin, / Sabièn leissa lou rèi deforo.

Les remparts d'Avignon

Fuguessias rèi de Franço, e Louis Vue voste noum, / E cènt milo Crousa vosto armado, Avignoun / A si pourtau metié la tanco. / La vilo èro esclapado, èro espoutido à plat... / Mai noste libre Counsulat / Avié fa tèsto à l'armo blanco.

De Pèire d'Aragoun, fraire, bèn nou souvèn : / Segui di Catalan, venguè coume lou vènt, / Brandant sa lanço bèn pounchudo. / Lou noumbre e lou malastre aclapon lou bon dre : / Davans li bàrri de Muret / Soun touti mort à nosto ajudo !

Tambèn, coume lou clergue emè lou capelan, / Despièi, lou Prouvençau respond au Catalan / A travès l'oundo que souspiro; / A travès de la mar, tambèn, i'a de moumen, / Vers Barcilouno tendramen / Barcilouneto se reviro.

Proposition de transcription en français:

Frères de Catalogne, écoutez ! On nous a dit / Que vous faisiez au loin revivre et resplendir / Un des rameaux de notre langue: / Frères, que le beau temps épanche ses ondées / Sur les olives et les raisins / De vos champs, collines et vallées !

Du Comte Bérenger, frères, il nous souvient bien, / Quand de la Catalogne amené par un bon vent, / Avec ses voiles blanches / Il entra dans notre Rhône, et qu'il reçut la main / Et la couronne et les diamants / De la princesse Douce.

Provence et Catalogne, unies par l'amour, / Mêlèrent leur langage, leurs coutumes et leurs / Et quand nous avions dans Maguelonne, / Quand nous avions à Marseille, à Aix, en Avignon, / Quelque beauté de grand renom, / Vous en parliez à Barcelone.

Cent ans les Catalans, cent ans les Provençaux / Se partagèrent l'eau, et le pain, et le sel: / Et (que Paris n'en prenne pas ombrage !) / Jamais la Catalogne ne monta plus haut en gloire, / Et toi, Provence, plus jamais / Tu n'as eu siècle aussi illustre !

Les Troubadours, et nul ne les a vaincus depuis, / A la barbe des clercs, à l'oreille des rois / Elevant la langue du peuple, / Chantaient avec amour, et chantaient librement, / L'avènement d'un monde neuf / Et le mépris des vieilles peurs.

Alors dans les poitrines montait un âpre renouveau: / La république d'Arles, au fond de ses marais, / Parlait en face à l'empereur; / Et celle de Marseille, en plein âge féodal, / Montrait ces mots, écrits sur son seuil : / Tous les hommes sont frères !

Simon de Montfort

Alors, du septentrion, quand Simon de Montfort / Pour la gloire de Dieu et la loi du plus fort / Déchaînait la croisade, / Et que les noirs corbeaux, les corbeaux affamés / Voletaient, déchirant / Le nid, la mère et la nichée;

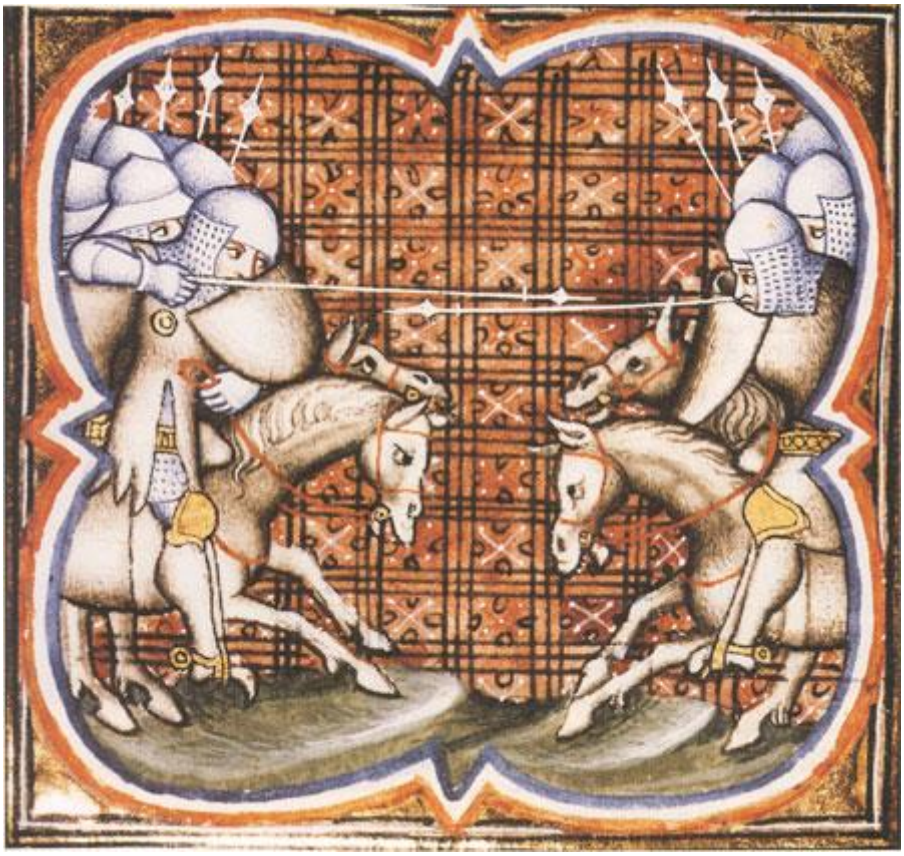
Tarascon et Beaucaire, et Toulouse et Béziers, / Faisant rempart de chair, Provence, tu les vis, / Tu les vis, bouillonnants, courir aux armes, / Et pour la liberté périr, tous d'un seul cœur.... / Aujourd'hui, nous nous blottissons / Devant la face d'un gendarme !

Il y avait, sans doute, des tueries à grands coups de hache, / Et la lutte incessante, et partout plaies et trous; / Mais le feu chauffe, s'il dévore ! / Alors nous avions des consuls et des grands citoyens / Qui, quand ils sentaient le droit dedans / Savaient laisser le roi dehors.

Fussiez-vous roi de France, et Louis VIII votre nom, / Et cent mille Croisés votre armée, Avignon / Barricadait ses portes. / La ville était brisée, était broyée, rasée... / Mais notre libre Consulat / Avait fait face à l'arme blanche.

De Pierre d'Aragon, frères, il nous souvient bien: / Suivi des Catalans, il vint comme le vent, / Brandissant sa lance bien pointue. / Le nombre et le destin accablent le bon droit : / Devant les remparts de Muret / Ils moururent tous à notre aide !

Aussi, comme le clerc avec le prêtre, / Depuis le Provençal répond au Catalan / A travers l'onde qui soupire; / A travers la mer, aussi, à certaines heures, / Vers Barcelone tendrement / Barcelonnette se retourne.

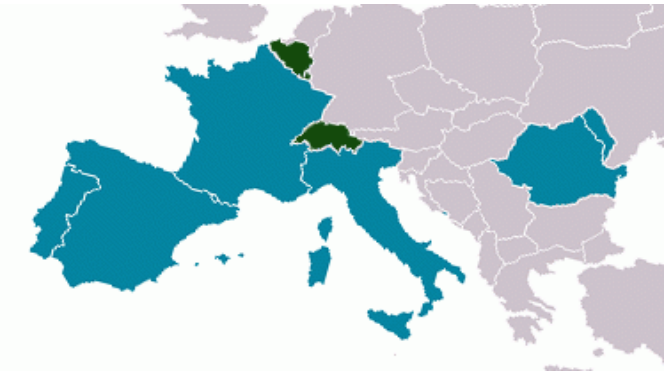


Bataille de Muret, 1213

IV : *A la raço latino* (Ode à la race latine), un poème plus *politique.*

Ci dessous, les cinq *Etats latins* d'Europe; aux cinq langues de ces pays, s'ajoutent la *Catalan* et bien sûr le *Provençal* pour faire les sept *branches* de ce *grand fleuve* qu'est la langue latine et qu'évoque le poète dans la deuxième strophe.

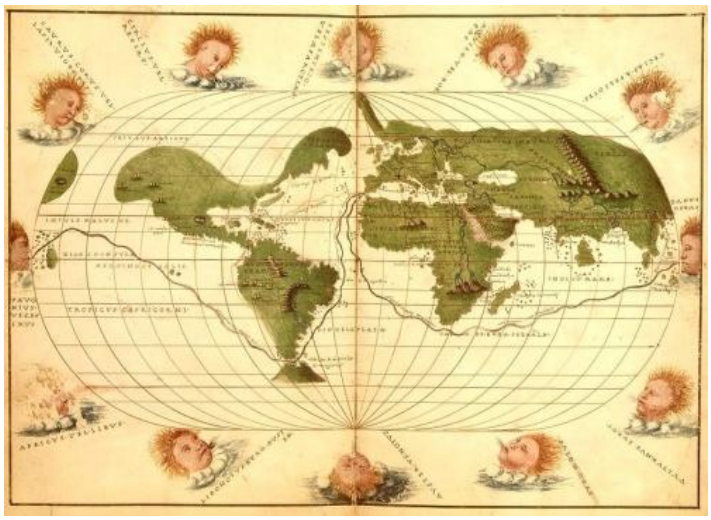
Le *refrain* de quatre vers *Aubouro te, raço latino...* s'intercale entre chaque strophe.



Aubouro-te, raço latino, / Souto la capo dou souléu ! / Lou rasin brun boui dins la tino, / Lou vin de Dièu gisclara lèu.

Emé toun pèu que se desnouso / A l'auro santo dou Tabor, / Tu siés la raço lumenouso / Que viéu de joio e d'estrambord; / Tu siés la raço apoustoulico / Que sono li campano a brand: / Tu siés la troumpo que publico / E siés la man que trais lou gran.

Ta lengo maire, aquéu grand flume / Que pèr sèt branco s'espandis, / Largant l'amour, largant lou lume / Coume un resson de Paradis, / Ta lengo d'or, fiho roumano / Dou Pople-Rèi, es la cansoun / Que rediran li bouco umano, / Tant que lou Verbe aura resoun.

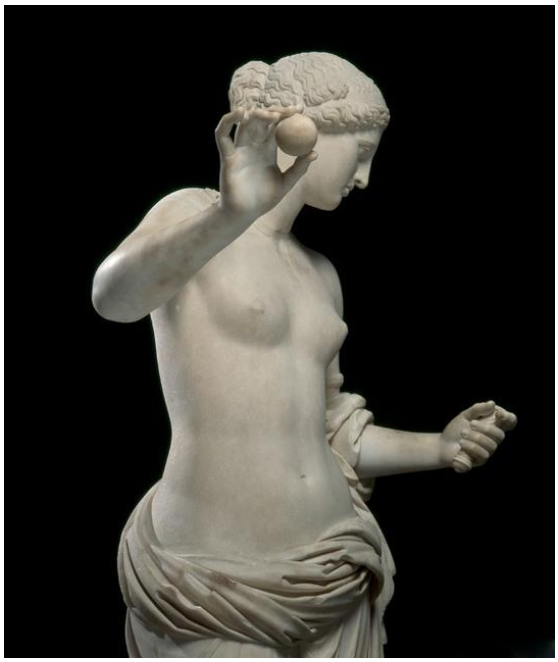


En trois ans -du 20 septembre 1519 au 6 septembre 1522-
Magellan et El Cano réalisent le premier tour du monde....

Toun sang ilustre, de tout caire, / Pèr la justiço a fa rajou; / Pereilalin ti navegaire / Soun ana querre un mounde nou; / Au batedis de ta pensado / As esclapa cènt cop ti rèi... / Ah! se noun ères divisado, / Quau poudriè vuei te faire lèi?

A la belugo dis estello / Abrant lou mou de toun flambèu, / Dintre lou mabre e sus la telo / As encarna lou subre-bèu. / De l'art divin siés la patrio, / E touto gràci vèn de tu : / Siés lou sourgènt de l'alegrio / E siés l'eterno jouventu !

Di formo puro de ti femo / Li panteon se soun poupla; / A ti triounfle, a ti lagremo, / Touti li cor an barbela; / Flouris la terro quand fas flori; / De ti foulié cadun vèn fou; / E dins l'esclussi de ta glori / Sèmpre lou mounde a pourta dou.



La Vénus d'Arles.

Ta lindo mar, la mar sereno / Ounte blanquejon li veissèu, / Friso a ti pèd sa molo areno / En miraiant l'azur dou cèu. / Aquelo mar toujour risènto, / Diéu l'escampè de soun clarun / Coume la cencho trelusènto / Que déu liga ti pople
brun.

Sus ti coustiero souleiouso / Crèis l'oulivié, l'aubre de pas, / E de la vigno vertuiouso / S'enourgulisson ti campas: / Raço latino, en remembranço / De toun destin sèmpre courous, / Aubouro-te vers l'esperanço, / Afrairo-te souto la Crous
!

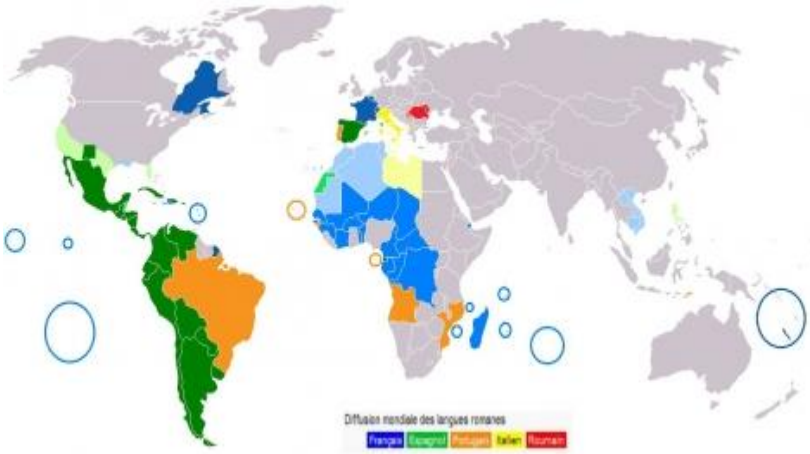
Aubouro-te, raço latino, / Souto la capo dou souléu ! / Lou rasin brun boui dins la tino, / Lou vin de Dièu gisclara lèu !

Proposition de transcription en français :

Relève-toi, race latine, / Sous la chape du soleil ! / Le raisin brun bout dans la cuve, / Et le vin de Dieu va jaillir.

Avec ta chevelure dénouée / Aux souffles sacrés du Thabor, / Tu es la race lumineuse / Qui vit de joie et d'enthousiasme; / Tu es la race apostolique / Qui met les cloches en branle: / Tu es la trompe qui publie, / Tu es la main qui jette le grain.

Ta langue mère, ce grand fleuve / Qui se répand par sept branches, / Versant l'amour et la lumière / Comme un écho du Paradis, / Ta langue d'or, fille romane / Du Peuple-Roi, est la chanson / Que rediront les bouches humaines / Tant que le Verbe aura raison.



Ton sang illustre, de toutes parts, / a ruisselé pour la justice; / Au loin, tes navigateurs / Sont allés découvrir un monde nouveau. / Au battement de ta pensée / Tu as brisé cent fois tes rois. / Ah, si tu n'étais pas divisée, / Qui pourrait, aujourd'hui, re dicter des lois ?

Allumant ton flambeau / A l'étincelle des étoiles, / Tu as, dans le marbre et sur la toile, / Incarné la suprême beauté. / Tu es la patrie de l'art divin, / Et toute grâce vient de toi: / Tu es la source de l'allégresse, / Tu es l'éternelle jeunesse !

Des formes pures de tes femmes / Les panthéons se sont peuplés. / A tes triomphes, comme à tes larmes, / Tous les cœurs ont palpité. / La terre est en fleur quand tu fleuris; / De tes folies chacun s'affole; / Et dans l'éclipse de ta gloire, / Toujours le monde a pris le deuil.

Ta mer limpide, la mer sereine / Où blanchissent les vaisseaux, / Crêpe à tes pieds son sable doux / En reflétant l'azur du ciel. / Cette mer, toujours souriante, / Dieu l'épancha de sa splendeur, / Comme la ceinture étincelante / Qui doit lier tes peuples bruns.

Sur tes côtes ensoleillées / Croît l'olivier, l'arbre de paix, / Et de la vigne vertueuse / S'enorgueillissent tes campagnes: / Race latine, en souvenance / De ton passé toujours brillant, / Elève-toi vers l'espérance/ Et fraternise sous la Croix !

V : L'invocation de *Mirèio,* le Mistral *Virgilien* et *Homérique.*

Illustration de Gustave Fayet, pour Mireille

Canto uno chato de Prouvènço. / Dins lis amour de sa jouvènço, / A travès de la Crau, vers la mar, dins li blà, / Umble escoulan dou grand Oumèro, / Iéu la vole segui. Coumo èro / Rén qu'uno chato de la terro, / En foro de la Crau se n'es gaire parla.

Emai soun front noun lusiguèsse / Que de jouinesso, emai n'aguèsse / Ni diadèmo d'or ni mantèu de Damas, / Vole qu'en glori fugue aussado / Coumo uno rèino, e caressado / Pèr nosto lengo mespresado, / Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.

Tu, Segnour Diéu de ma patrio, / Que nasquères dins la pastriho, / Enfioco mi paraulo e douno-me d'alen ! / Lou sabes : entre la verduro, / Au soulèu em'i bagnaduro, / Quand li figo se fan maduro, / Vèn l'ome aloubati desfrucha l'aubre en plen.

Mai sus l'aubre qu'èu espalanco, / Tu toujour quihes quauco branco / Ounte l'ome abrama noun posque aussa la man, / Bello jitello proumerienco, / E redoulènto, e vierginenco, / Bello frucho madalenenco / Ounte l'aucèu de l'èr se vèn leva la fam.

Iéu la vese, aquelo branqueto, / E sa frescour me fai ligueto ! / Iéu vese, i ventoulet, boulega dins lou cèu / Sa ramo e sa frucho immourtalo... / Bèu Dièu, Dièu ami, sus lis alo / De nosto lengo prouvençalo, / Fai que posque avera la branco dis aucèu !

Proposition de transcription en français:

Je chante une fille de Provence. / Dans les amours de sa jeunesse, / A travers la Crau, vers la mer, dan les blés, / Humble écolier du grand Homère, / Je veux la suivre. Comme c'était / Seulement une fille de la glèbe, / En dehors de la Crau il s'en est peu parlé.

Bien que son front ne resplendît / Que de jeunesse, bien qu'elle n'eût / Ni diadème d'or ni manteau de Damas, / Je veux qu'en gloire elle soit élevée / Comme une reine, et caressée / Par notre langue méprisée, / Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et habitants des mas.

Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, / Qui naquis parmi les pâtres, / Enflamme mes paroles et donne-moi du souffle ! / Tu le sais : parmi la verdure, / Au soleil et aux rosées, / Quand les figues deviennent mûres, / Vient l'homme, avide comme un loup, dépouiller l'arbre entièrement.

Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux, / Toi, toujours, tu élèves quelque branche / Où l'homme insatiable ne puisse porter la main, / Belle pousse hâtive, / Et odorante, et virginale, / Beau fruit mûr à la Madeleine, / Où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim.

Moi, je la vois, cette branchette, / Et sa fraîcheur me fait envie ! / Je vois, au souffle des brises, s'agiter dans le ciel / Son feuillage et ses fruits immortels... / Beau Dieu, Dieu ami, sur les ailes / De notre langue provençale, / Fais que je puisse atteindre la branche des oiseaux !

VI : Epique et historique, l'Invocation de *Calendau,* simple pêcheur de Cassis.

Ci dessus, le Cap Canaille, vu des hauteurs de Cassis…

Iéu, d'uno chato enamourado / Aro qu'ai di la mau-parado, / Cantarai, se Dièu vou, un enfant de Cassis, / Un simple pescaire d'anchoio / Qu'emé soun gàubi e'mé sa voio / Dou pur amour gagnè li joio, / L'empèri, lou trelus. - Amo de moun païs,

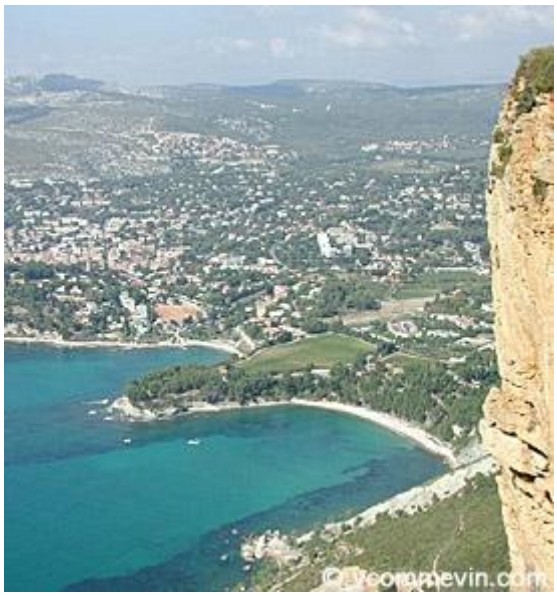
Tu que dardaies, manifesto, / E dins sa lengo e dins sa gèsto; / Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun, / Sarravon Toulouso e Bèu-Caire, / Tu qu'empurères de tout caire / Contro li nègri cavaucaire / Lis ome de Marsiho e li fiéu d'Avignoun;

Pèr la grandour di remembranço / Tu que nous sauves l'esperanço; / Tu que dins la jouinesso, e plus caud e plus bèu, / Mau-grat la mort e l'aclapaire, / Fas regreia lou sang di paire; / Tu qu'ispirant li dous troubaire, / Fas pièi mistralejà la voues de Mirabèu;

Car lis oundado seculàri / E si tempèsto e sis esglàri / An bèu mescla li pople, escafa li counfin, / La terro maire, la Naturo, / Nourris toujour sa pourtaduro / Dou meme la : sa pousso duro / Toujour à l'oulivié dounara l'oli fin;

Amo de-longo renadivo, / Amo jouiouso e fièro e vivo, / Qu'endihes dins lou brut dou Rose e dou Rousau ! / Amo di sèuvo armouniouso / E di calanco souleiouso, / De la patrio amo piouso, / T'apelle ! encarno-te dins mi vers prouvencau !

<u>Proposition de transcription en français:</u>



...puis Cassis vu du sommet du Cap Canaille.

Moi qui d'une amoureuse jeune fille / Ai dit maintenant l'infortune, / Je chanterai, si Dieu veut, un enfant de Cassis, / Un simple pêcheur d'anchois / Qui, par la grâce et par la volonté, / Du pur amour conquit les joies, / L'empire, la splendeur. - Âme de mon pays,

Toi qui rayonnes, manifeste, / Dans son histoire et dans sa langue; / Quand les barons picards, allemands, bourguignons, / Pressaient Toulouse et Beaucaire, / Toi qui enflammas de partout / Contre les noirs chevaucheurs / Les hommes de Marseille et les fils d'Avignon.

Par la grandeur des souvenirs, / Toi qui sauves notre espérance; / Toi qui, dans la jeunesse, et plus chaud et plus beau, / Malgré la mort et le fossoyeur, / Fais reverdir le sang des pères; / Toi qui, inspirant les doux Troubadours, / Telle que le mistral, fais ensuite gronder la voix de Mirabeau.

Car les houles des siècles, / Et leurs tempêtes, et leurs horreurs, / En vain mêlent les peuples, effacent les frontières : / La terre maternelle, la Nature, / Nourrit toujours ses fils / Du même lait; sa dure mamelle / Toujours à l'olivier donnera l'huile fine.

Ame éternellement renaissante, / Ame joyeuse, et fière, et vive, / Qui hennit dans le bruit du Rhône et de son vent ! / Ame des bois pleins d'harmonie / Et des calanques pleines de soleil, / De la patrie âme pieuse : Je t'appelle ! / Incarne-toi dans mes vers provençaux !

Le tombeau de Mistral à Maillane (ci-dessous, détail de l'intérieur ci-dessus), réplique du Pavillon de la Reine Jeanne, des Baux de Provence dans le Val d'enfer.